

## Qu'on n'arrive jamais à temps pour la rétrospective

Michel R. Guay

Numéro 62, hiver 1995

Poésies actuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay, M. R. (1995). Qu'on n'arrive jamais à temps pour la rétrospective. *Moebius*, (62), 43–45.

## Michel R. Guay

### Qu'on n'arrive jamais à temps pour la rétrospective

«J'étais en train de cribler d'intervalles effondrés  
mes silex vitreux.

Au plus près je les voyais se fragmenter de radicales  
déchirures en croûte.

La beauté des choses ce n'est pas assez vous savez.

Il faut accoupler les entailles pour être finalement plein.

Ce qui, minimisant les arêtes de la fiction, résout ce qui  
fut.»

À chaque intrusion tant de glaives dissimulent une perche  
arrachée à l'obsédante efflorescence des certitudes,  
et leur évocation, leur séduction à travers mes sommeils de  
faïence.

Ne faut-il s'accrocher au bord d'un monde qui s'effondre ?

Tout peut s'égrener dans cette obscurité, l'œil,  
le détail des cils,  
la lumière écaillée dans la cendre du jour,  
la superposition des nuits,  
le vertige même.

C'est ainsi que (re)naît le cercle combien décrié :  
une légère morsure à chaque foulée  
suffit à égrener nos pâles sécheresses,  
à incinérer un peu plus.

La cendre des talus étalés déposée sur les versants,  
un soleil blême jouxtant la préhistoire. Encore chaude.

Rien n'a bougé depuis longtemps.  
Il y a la cellule désencombrée,  
l'éclipse devenue pierre  
suspendue aux cloisons empilées.  
D'accès serré.

Pourtant il y a ces éblouissements, ces maladresses.

Infiltrer ses méandres  
imprégner d'éclats, de résurgences  
mon hallucinante déroute,  
alors que mes membres périmés  
risquent l'indignité.

De faire mauvais usage du caillot,  
jusqu'au bout.

Mieux vaudrait encore une fantasque sentence,  
scène délictueuse,  
tableau d'une indéfinissable requête.

Pourquoi dans le démembrement  
toute fadeur comble l'étreinte implacable ?  
La venue mutilée de la nuit intoxique  
– excite mon irréflexion,  
muette mémoire, levier.

Ne jamais donner l'idée d'un corps noué,  
acerbement entiché,  
amputé un peu plus qu'avant. Otage.  
L'être terrorise l'être tactile,  
laissant la distance fracassée.

Le point de mire de l'irréalité. Toujours à côté.  
Je songe aux supplices de ce peintre intouchable  
qui rongé par la prédication des folles couleurs  
à jamais obscurcies,  
hurlait ses mille milliards d'insectes mimés.

Par lui la frénésie fusillait ses formes,  
zébrures sur les franges fossiles des toiles.

La résistance a la fascination d'un ciel orange recomposé  
sur fond d'immobiles pulsations.

Plongerai nu dissolvante langueur,  
membrane lentement happée,  
saline modulation de voix ahanantes,  
maîtresse par la mer crachée,  
hasardeuse inconscience,  
jet.

Et rejoindre cette vipérine indécente,  
ce tumulte de l'écume,  
noce,  
pourrissement.

Et s'il n'y avait rien que cet étoilement vengeur,  
ces coups de cravache fébriles assenés à la hauteur des  
tempes maculées.  
Rais de rides à en mourir.

La tête rousse sonne encore  
comble sa fracture de vertiges.  
Là se restitue l'excentrique dédale,  
la joie voluptueuse qui scie l'aorte.